

La vie heureuse de Léopold Z. de Gilles Carle La marque du Z

Thierry Horguelin

Number 100, Winter 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23681ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Horguelin, T. (2000). Review of [*La vie heureuse de Léopold Z. de Gilles Carle : la marque du Z*]. *24 images*, (100), 25–25.

LA VIE HEUREUSE DE LÉOPOLD Z.

de Gilles Carle

La marque du Z

D'abord, la neige, bien sûr. La neige comme elle danse dans nos souvenirs d'enfance, les jours où il en tombait tant que les écoles fermaient leurs portes et qu'on rendait grâce à la météo de ce congé chu du ciel. Chaque fois que je revois *La vie heureuse de Léopold Z.*, j'ai le sentiment de retrouver projetées sur grand écran, avec une précision un peu miraculeuse, mes premières impressions d'enfant: l'hiver, répétons-le, mais aussi l'attente d'une parente à la gare Bonaventure, et surtout la vision féérique des grands magasins à la veille de Noël. Cela d'autant plus que certains plans du film font penser à des dessins d'enfant — au meilleur sens possible: fraîcheur et vivacité du trait —, à la manière dont les enfants emploient l'adjectif «gros»: une *grrrosse* tempête, un *gros* char américain qui dérape, un *ti-bonhomme* dans son *gros* camion de déneigement.

La liberté ensuite. *La vie heureuse* est un éloge euphorique de la débrouillardise et du détournement. Léopold Zénon Tremblay¹, DSC — déneigeur sous contrat! —, met à profit les loisirs que lui permet une pratique désinvolte de son métier pour effectuer son magasinage de Noël, acheter à crédit un vison à sa femme, voiturier une chanteuse et assister à ses répétitions... Ce qui s'appelle détourner son outil de travail. Et l'on sait que Gilles Carle ne procéda pas autrement en détournant la commande d'un documentaire ONF sur le déneigement à Montréal pour réaliser ce premier long métrage de fiction. Ce plaisir du détournement se sent à chaque instant, dans cent trouvailles de cinéma dynamisées par la caméra de Jean-Claude Labrecque qui intègre le flou, le filé, le bougé pour créer une image qui vit, sans perdre de vue son sujet; dans l'esprit très Nouvelle Vague qui préside aux changements de ton: emploi humoristique des intertitres et de la voix off, parodie de réclames publicitaires et d'enquête sociologique (la biographie de Léopold et l'inventaire de son portefeuille); dans les effets de rupture et de collage du montage constamment inventif de Werner Nold; en un mot dans la manière dont le film prend appui sur les techniques du cinéma direct pour les dépasser et mieux inventer son propre univers, à la fois ironique et affectueux, familial et poétique — de cette poésie, la seule viable au cinéma, qui se nourrit de concret extrême, en l'occurrence d'un matériau documentaire, ballet des déneigeuses et tourbillons de poudrierie, ventilé dans la fiction sous forme d'instantanés.

Le personnage enfin, c'est-à-dire le comédien, tant la figure du sympathique Léopold Z. est inséparable de son incarnation par le génial Guy L'Écuyer. Moderne Candide circulant dans quelques arpents de neige (pour citer deux fois le regrettable Voltaire), Léo est peut-être le prototype de l'*homo quebecus* au sein d'une «belle province» qui vient à peine de secouer le joug du clergé, un «bon gars» qu'on mène facilement par le bout du nez, neuvième d'une famille de onze enfants, qui soupire comiquement: «Ben... catholique» à la question: «Marié? Divorcé?» ou explique à Josette que la



Suzanne Valéry et Guy L'Écuyer.

tour de la place Ville-Marie est dite cruciforme parce qu'en forme de crucifix. Mais il est bien plus sûrement le cousin de certains personnages de Queneau, l'ami Pierrrot ou Valentin Brû, rêveur candide mais point benoît, qui sait se tenir dans un prudent quant-à-soi face aux avances de Josette et au petit sermon phallocrate de son patron, le paternaliste et bienveillant Théophile Lemay², au total bien plus finaud qu'il n'y paraît: n'aura-t-il pas passé son 24 décembre à négliger les avertissements de son contremaître, à déjouer sa surveillance et à faire semblant de travailler? On rêve beaucoup de soleil dans ce film d'hiver («Voyage en Floride», écrit Léopold à la ligne «Vos grands projets d'avenir»; la radio vante les mérites des crèmes glacées Tropicana, «au riche goût de banane et d'ananas»; quant à Josette, revenant d'Haïti, elle surnomme Léo son gauchon des neiges et Théo lui suggère de chanter *Le rapide blanc* sur un rythme de bossa-nova; on y rêve beaucoup tout court, des rêves à trois sous, voiture neuve et bungalow, fourrure et parfumerie. Et tel est le charme de *La vie heureuse de Léopold Z.* que le comique d'observation et la complicité chaleureuse du cinéaste pour son petit monde (dénuée de la complaisance qu'il n'évitera pas toujours par la suite) y débouchent sur une sorte d'enchantement onirique. ■

1. Zénon d'Élée est resté célèbre dans l'histoire de la philosophie pour avoir réfuté l'existence du mouvement au moyen d'un fameux paradoxe: «si l'on divise le vol d'une flèche en une suite d'instantanés distincts, elle est immobile en chacun des points et ainsi, dans l'ensemble, elle ne bouge pas» (*Atlas de philosophie*, La Pochothèque). Zénon Tremblay n'est point indigne de l'élève de Parménide, qui n'arrête pas de courir en tous sens et ne cesse pourtant de s'arrêter pour prendre son temps.
2. Une scène irrésistible développe un commentaire social silencieux sur les rapports de Léo et Théo, le travailleur et l'entrepreneur nouveau riche. Alors que Théo cherche à impressionner Léo au rayon parfumerie d'Eaton, ce dernier lui dame le pion en montrant son coup d'œil infallible lorsqu'il s'agit d'acheter un bâton de hockey et une paire de patins.